

PATRICK SERIOT (DIR.) HUMBOLDT EN RUSSIE *CAHIERS DE L'ILSL* N° 33, 2012 COMPTE RENDU DE KATJA PLOOG, UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « Langage et société »

2014/2 n° 148 | pages 155a à 157

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735116096

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-2-page-155a.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
« Patrick SERIOT (dir.) Humboldt en Russie *Cahiers de l'ILSL* n° 33, 2012 Compte rendu de Katja Ploog, université de Franche-Comté », *Langage et société* 2014/2 (n° 148), p. 155a-157.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

---

Johannes ANGERMULLER

**Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers**

Limoges, Lambert-Lucas, 2013, 160 p.

Compte rendu de Dominique Maingueneau, Sorbonne-Paris

---

Comme le livre de Marie-Anne Paveau *Langage et morale*<sup>1</sup>, cette *Analyse du discours poststructuraliste* de J. Angermuller paraît chez Lambert-Lucas, qui publie ainsi presque simultanément deux fortes contributions à la linguistique du discours. Et comme celui de M.-A. Paveau, cet ouvrage ne devrait pas passer inaperçu.

*Analyse du discours poststructuraliste* ne manque pas de provoquer un effet d'*unheimlich*, d'étrangeté familière, pour reprendre un concept freudien. En effet, de prime abord, il semble suivre les routines de l'analyse du discours hexagonale : son cadre théorique repose sur les théories de penseurs français qui ont été reçus comme « poststructuralistes » aux USA et il fonde sa méthodologie sur ce qui constitue l'un des piliers de l'approche énonciative, en l'occurrence la problématique de la polyphonie. Qui plus est, dans une sorte de mise en abyme, il applique sa démarche d'analyse du discours à des textes d'idée, voire franchement philosophiques, écrits par ces mêmes penseurs ; or la France est l'un des rares lieux (peut-être le seul) où se soit développée une analyse du discours philosophique : on songe aux travaux de F. Cossutta et de son groupe (à cet égard, le numéro 119 de la revue *Langages* (1995) consacré à « L'analyse du discours philosophique » a joué un rôle fondateur). On comprend, dans ces conditions, que l'on soit tenté de voir dans l'ouvrage de J. Angermüller un produit typique de l'analyse du discours francophone.

Pourtant, le lecteur familier de ces travaux sera certainement désorienté, comme le laisse déjà entendre la revendication « poststructuraliste » qu'affiche le titre. Ce sentiment de désorientation peut s'expliquer par le

---

1. Ndr. Le compte rendu de ce livre par Dominique Maingueneau a été publié en mars 2014, dans le numéro 147.

parcours singulier de J. Angermuller, qui fait communiquer des espaces habituellement disjoints. Sociologue allemand formé en Allemagne et familier des universités nord-américaines, il a fait une thèse franco-allemande en co-tutelle sur la sociologie des intellectuels français des années 1960, dans laquelle il proposait une alternative poststructuraliste d'inspiration discursive à la sociologie de Bourdieu. Il a quitté récemment un poste de professeur de sociologie en Allemagne pour un poste de professeur de « discourse analysis » à l'université de Warwick, en Grande-Bretagne, fonction qu'il cumule avec des responsabilités à l'EHESS à Paris, où il est directeur du groupe ERC Starting Grant DISCONEX « The Discursive Construction of Academic Excellence », financé par le Conseil européen. Il dirige également le réseau plurilingue DiscourseNet. Jouant ainsi constamment des frontières entre disciplines, entre pays, entre langues et cultures scientifiques, il constitue un exemple particulièrement abouti d'hybridation intellectuelle, dont le livre qu'il publie chez Lambert-Lucas est un évident témoignage.

L'ouvrage peut se diviser en deux parties. La première définit le cadre théorique et méthodologique ; la seconde exemplifie les propositions avancées auparavant en procédant à l'analyse de courts passages empruntés à des textes de Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers des années 1960 et qui traitent tous plus ou moins directement de ce qu'on a appelé « la mort du sujet ». L'ouvrage s'achève par une conclusion qui articule autour de la question de la subjectivité les thèses avancées au fil des trois chapitres.

La première partie est constituée de deux chapitres : « Vers une histoire de l'analyse du discours » et « L'analyse du discours comme méthodologie ». Le chapitre consacré à l'histoire de l'analyse du discours se restreint de fait à l'analyse du discours francophone depuis les années 1960 et il privilégie les approches énonciatives ; le parcours s'achève donc tout naturellement par les problématiques de la polyphonie, dont J. Angermuller va faire la base de sa propre approche, qui se veut résolument poststructuraliste et énonciative : « l'analyse énonciative du discours se situe au-delà du structuralisme et de l'herméneutique. Contrairement aux théories structurales du signe, elle ne conçoit pas l'ordre discursif comme le produit d'un code, qui regroupe les plus petites unités distinctives pour former des systèmes de différences clos et stables. Et contrairement aux approches herméneutiques, il ne s'agit ici ni de reconstruire le sens ni de dégager un savoir partagé de manière intersubjective et exprimé par le matériel symbolique » (p. 56). C'est cette perspective que se propose d'explicitier le chapitre suivant, où l'auteur présente une méthode d'analyse qui privilégie les opérations par lesquelles le lecteur construit du sens en reliant les énoncés à une source (qui parle ?) et un contexte.

La seconde partie du livre est constituée du troisième et dernier chapitre (« Analyser le discours intellectuel. Variations de l'antihumanisme ») qui propose les cinq analyses évoquées plus haut. On s'attendrait à ce qu'un chercheur issu de la sociologie regarde d'assez loin les textes. Il n'en est rien. Angermüller est capable de faire parler des textes qui de prime abord semblent n'avoir rien à dire avec une maestria qu'apprécieraient les stylisticiens les plus chevronnés. Il les découpe en énoncés élémentaires auxquels il applique des analyses polyphoniques subtiles qu'il parvient à lier à des configurations plus vastes, des rapports de force dans le champ théorique.

Ces analyses illustrent une démarche qui entend récuser les modèles où la production du sens est conçue comme application d'un système de règles ; pour Angermüller « il n'y a pas de positions d'énonciation données aux sujets dans le symbolique ; le sujet n'est pas une propriété d'un code sémiotique ; celui-ci n'est pas non plus l'effet d'un jeu textuel de différences mais il est plutôt construit à travers les positions discursives de manière créative et dynamique par les lecteurs qui coopèrent avec les textes dans des contextes donnés. Les contextes étant insuffisamment précisés dans le texte, il faut une instance cognitive – le lecteur – dont les capacités pratiques d'interprétation et les connaissances contextuelles doivent être mobilisées dans la production de sens » (p. 141-142). Pour ce faire, le lecteur est obligé d'en passer par les marqueurs du texte, en particulier ceux qui sont liés à la polyphonie. De là une attention extrême aux détails de l'énonciation.

Ce livre, dont une version paraît simultanément en langue anglaise chez Palgrave, ne sera pas reçu de la même manière dans les divers pays où il sera lu. Pour les chercheurs francophones il présente la singularité de mobiliser des problématiques, des concepts et des méthodes issus des réflexions menées en France, tout en prenant acte du fait que les penseurs qui ont nourri l'analyse du discours francophone sont aussi devenus des penseurs internationaux, passés par la « Theory » nord-américaine. En outre, sur le plan méthodologique, il opère un déplacement de l'analyse vers l'activité du lecteur, qui suit des instructions inscrites dans la structure linguistique des énoncés pour activer des contextes d'énonciation. Cette capacité à lier l'étude des marqueurs linguistiques et des configurations historiques fait de la démarche de J. Angermüller une véritable démarche d'analyse du discours qui, comme dans ses débuts en France, associe un ancrage théorique fort et une étude minutieuse des textes.

Il serait surprenant qu'un livre aussi brillant et aussi original ne suscite pas l'intérêt de ceux qui s'intéressent aux études de discours. Il montre ce que peut avoir de fécond une hybridation intellectuelle qui sait tirer le meilleur parti de la linguistique de l'énonciation en l'inscrivant dans un cadre nouveau.

---

François GAUDIN (dir.)

**La lexicographie militante**  
**Dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle**

Paris, Honoré Champion, 2013

Compte rendu de Sonia Branca, professeur émérite,  
 La Sorbonne nouvelle-Paris III

---

Avec son beau titre, cet ouvrage juxtapose des perspectives et des objets variés : donner la forme dictionnaire à des langues sans État ou à des variétés minorées, rendre quotidienne une langue d'usage religieux ; présenter des combats comme la lutte contre le cléricalisme de certains dictionnaires, voire des combats réactionnaires comme les attaques contre les réformés, alors que l'usage actuel fait de *militant* un adjectif orienté positivement vers la contestation de l'ordre établi. Ce flou permet de revisiter l'histoire de la lexicographie, le titre donnant un sens général à des analyses de dictionnaires du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

La première partie, « À travers les siècles », concerne des monographies d'un dictionnaire britannique et des ouvrages français mal connus. La *Cyclopædia* de Chambers (1727), ancêtre anglais des dictionnaires encyclopédiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, milite pour le droit au bonheur par la diffusion des connaissances au plus grand nombre (Béjoint). L'*Encyclopédie*, qui se voulait au départ une traduction de Chambers, a abouti à un travail novateur sur la forme des dictionnaires encyclopédiques dont le but est d'éclairer des notions et non d'expliquer des mots. Auroux traite des options pour organiser la masse des connaissances : entrées alphabétiques accompagnées de renvois (contre l'ordre encyclopédique rêvé par Leibniz) ; il montre que la renonciation à un ordre encyclopédique a un sens philosophique et participe du « militantisme rationaliste » de l'*Encyclopédie*. Selon Wionet, le *Dictionnaire de Trévoux* n'est pas seulement un outil de la Contre-réforme. Il s'oppose au projet de l'Académie française qui cherche à dégager une « langue commune » en surplomb des usages, en restreignant notamment la liste d'entrées. Le *Trévoux*, qui vise un universalisme « catholique », dialogue avec toutes les cultures quitte à accompagner les discours adverses de dénonciations. Wionet défend cette langue socialisée, langue « publique » de la controverse, contre la langue « une » de l'Académie. Avec l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud, Bras-Chopard s'intéresse à la diffusion des idées saint-simoniennes. L'entreprise (1833-1847) connaît de grandes difficultés de financement avant de s'interrompre par l'exil de Leroux. Mollier trace le portrait militant de Pierre Larousse,

républicain et anticlérical notamment engagé en faveur de la mémoire du député Baudin assassiné en s'opposant au coup d'État de Louis-Napoléon. D'autres articles du recueil insistent aussi sur les conditions de diffusion. Par exemple, Maurice Lachâtre mobilise sa fortune pour la réalisation d'un dictionnaire dit *Universel*, dont les visées émancipatrices s'attaquent à la religion. Gaudin montre comment cet ouvrage pénètre les cercles républicains et touche les milieux ouvriers. Pruvost souligne l'enchevêtrement de recopiations qui marque l'histoire de certains dictionnaires : un certain Frédéric Loliée, auteur du *Dictionnaire des dictionnaires* est spolié par Paul Guérin, qui le fait paraître sous son nom.

La deuxième partie, « À travers l'espace », rassemble 6 articles qui montrent dans une perspective plus sociolinguistique le rôle joué par les dictionnaires dans la construction des langues nationales. Ezquerro retrace l'évolution de la lexicographie espagnole jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Il parcourt la tradition lexicographique espagnole avant de passer à des réflexions sur les attitudes politiques de grands lexicographes du XIX<sup>e</sup> comme Dominguez, dont le *Diccionario enciclopédico* contient des définitions militantes. Selon les œuvres, les enjeux varient, ainsi que la notion de militantisme. C'est aussi au parcours de plusieurs siècles que nous convie Cortès qui montre le rôle unificateur du dictionnaire, à partir des frères Grimm, avec une description du domaine germanique. À côté de l'histoire politique, elle montre l'organisation du dictionnaire propre à faire ressortir l'originalité de l'allemand. Hooek-Demarle restreint son enquête de la période d'une lexicographie identitaire ouverte par J. Grimm jusqu'à la philologie résistante qu'incarne Klemperer sous le nazisme. Le projet national de Grimm repose sur l'idée romantique de la langue exprimant l'essence d'une nation. Grimm veut englober les dialectes et pour cela fait une place à l'histoire : « Notre langue est aussi notre histoire ». Avec Klemperer, la face d'ombre du projet romantique est dénoncée dans son lien avec le rêve d'une origine nationale pure.

Sarfati retrace la vie et l'œuvre d'Eliezer Ben-Yehuda, militant sioniste et lexicographe qui a su enrichir l'hébreu en une langue moderne. Il rappelle l'hostilité des orthodoxes à la transformation d'une langue religieuse en vernaculaire. Il évoque les choix lexicographiques de Ben-Yehuda, influencé par Littré et Darmesteter, et les conditions sociales de l'élaboration du *Grand Dictionnaire de la langue hébraïque* : Ben-Yehuda instaure un débat avec les lecteurs de journaux sur des termes nouveaux, et à partir de 1890 constitue un organisme régulateur qui débat des propositions d'enseignants ou de lecteurs. La lexicographie s'accompagne donc d'une activité militante.

Akin montre le rôle de l'activité lexicographique pour la propagation d'un sentiment national chez les Kurdes, minoritaires dans les 4 États où cette langue est parlée (Irak, Turquie, Iran et Syrie), où il ne bénéficie d'aucune reconnaissance officielle. Non seulement il s'agit de faire passer une langue orale à l'écrit ; mais l'absence d'État rend difficile de normaliser les dialectes. Akim retrace l'histoire des tentatives lexicographiques depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. À partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'ex-URSS, l'Irak et l'Europe de l'Ouest voient paraître plusieurs dictionnaires dont deux édités en France. L'activité lexicographique est liée à un engagement politique.

Avec le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* de J.-C. Boulanger, Quirion pose le problème du rôle joué par l'institution de normes nouvelles dans la définition d'une nation. Pour le Québec, il s'agit d'une norme libérée du français de France. Le rejet massif par les Québécois, reconnu par Quirion, tient sans doute à leur attachement à une variété internationale de français. Écrit par un ancien étudiant de J.-C. Boulanger, l'article revisite cette histoire avec honnêteté.

La troisième partie « À travers les mots », se concentre sur certaines thématiques du discours des dictionnaires : anticléricalisme, anticolonialisme, féminisme. Lalouette compare l'anticléricalisme de trois dictionnaires, le *Grand Dictionnaire universel* de P. Larousse, le *Dictionnaire La Châtre* (1899) et un *Dictionnaire de médecine* de P.H. Nyste. Les deux premiers présentent leurs dictionnaires comme des œuvres de combat ; le dernier est moins engagé, mais les trois auteurs se livrent à une critique systématique du christianisme, comme le montre Lalouette par une analyse de contenu.

Ndao se penche sur l'œuvre lexicographique et la politique linguistique de Faidherbe au XIX<sup>e</sup> siècle. Le gouverneur du Sénégal pouvait s'appuyer sur des prédécesseurs comme J. Dard, qui prônait une éducation première en langue maternelle ; il avait écrit dans ce but une *Grammaire wolofé* et un dictionnaire (1825-2<sup>e</sup> éd. 1855). Les travaux de Faidherbe ont porté sur le sérère et le peul, avec le but explicite de faciliter le commerce. Ndao montre les ambiguïtés de ces travaux descriptifs, inséparables d'une vision coloniale des langues et des habitants.

Breysse examine les va-et-vient de l'émancipation féminine avec les discours des entrées « divorce », « mariage », « adultère », « célibataire » dans les dictionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle reprend la question débattue des marques du féminin dans la sphère professionnelle. Son article a l'intérêt de ne pas s'en tenir aux incontournables et de se pencher sur Lachâtre, Landais et Dupiney de Vorepière. Elle montre que l'évolution vers la féminisation n'est pas un mouvement continu.

Sablayrolles entre dans les discours sur la lexicographie militante par la néologie, passant de ce qui se reproduit (la doxa) à ce qui se transforme. Il confronte 650 mots donnés par le *Robert électronique* comme des néologismes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans 7 dictionnaires. Le comptage confirme les positions explicites des lexicographes : la réticence des Académiciens, y compris pour des mots déjà bien attestés comme *cab* ou *cocaïne* ou des mots scientifiques ou techniques et leur incorporation dans le *Dictionnaire universel* de Larousse dont la pratique est conforme aux propos de la préface.

L'invitation de Gaudin a permis aux chercheurs de revisiter l'histoire des dictionnaires. Ils ont surtout exploré des combats pour ou contre les cadres de pensée de la société, pour ou contre l'existence même des langues qu'ils mettaient en mots. Au risque de bousculer l'image qu'on se fait d'un ouvrage militant, d'autres auteurs cependant se sont intéressés au travail lexicographique en lui-même comme Cortès qui conclut que la lexicographie allemande produit un « travail cumulatif de collecte et de classement des données lexicales qui atteint progressivement tous les domaines du savoir » (p. 194). C'est peut-être là rapprocher la lexicographie militante et la lexicographie tout court ?

Dans sa belle préface, A. Rey (p. 11) regrette que débute à peine le travail d'attribution des notices qui seul permet de voir dans le dictionnaire une œuvre collective. Le militantisme, dit-il, est le fait d'auteurs et non (sauf exception) du dictionnaire même. Voilà une invitation à poursuivre le travail.

---

Jacques GUILHAUMOU (avec la collaboration de Thomas Stehlin)

**Cartographier la nostalgie. L'utopie concrète de Mai 68**

Besançon, Presses de l'université de Franche-Comté, 2013

Compte rendu de Josiane Boutet, directrice scientifique de  
*Langage & Société*

---

Comme nos lecteurs le savent, Jacques Guilhaumou est l'un des rares historiens français à avoir pris au sérieux la matérialité des discours et donc la matérialité discursive de l'histoire, dans le sillage de Michel Foucault, de Michel Pécheux, et surtout de l'historienne Régine Robin ; et à y consacrer toute sa carrière de chercheur<sup>2</sup>. Il est aussi l'un des grands spécialistes de la

---

2. Entre autres, cet ouvrage avec Denise Maldidier et Régine Robin, *Discours et archive*, 1995, Liège, Mardaga.



Révolution française de 1789<sup>3</sup>. Il est enfin l'un des membres actifs de notre revue depuis plusieurs décennies. À tous ces titres, le dernier ouvrage de Jacques Guilhaumou (désormais JG) devait retenir notre attention. Pourtant, c'est certainement l'un de ses livres les plus singuliers, distinct de ses publications habituelles comme des problématiques régulières de la revue.

Cet ouvrage constitue un défi aux catégorisations normatives en termes de genres discursifs, ces classements que nous connaissons bien dans nos disciplines. Ce texte présente tout à la fois de nombreux genres de discours dans une imbrication contrôlée et hautement significative. C'est un récit de vie, une autobiographie avec sa part lâchée d'intime : le roman d'apprentissage d'un jeune bourgeois du 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris, membre de base du Parti communiste qui découvre à la rentrée 1967 la fac de Nanterre bâtie à la hâte au milieu des bidonvilles de La Folie.

C'est un essai philosophique cultivé et documenté (voir l'appareil critique) sur l'action collective, sur l'action individuelle et son intelligibilité par les acteurs sociaux, sur la mémoire, sur les liens de la pensée et de l'action, sur l'utopie.

C'est un petit précis de sémiotique puisque les événements historiques y sont racontés en prenant comme point de départ des dessins de Thomas Stehlin effectués à partir de photos de Mai 68. De ce point de vue, le récit des déambulations dans le grand couloir de Nanterre et l'analyse de la photo/dessin du couple d'étudiants (p. 30) sont de purs chef-d'œuvre d'intelligence.

C'est une narration historique avec des rappels précis d'événements marquants de Mai 68. JG replace Mai 68 dans la perspective des révolutions françaises de 1989, de 1848, du Front populaire de 1936, des grandes grèves de 1995, du mouvement anti-CPE de 2005 et de la dernière et massive grève universitaire de 2009 contre la loi dite LRU. Mais ici le récit de l'histoire récente autorise l'implication personnelle de l'acteur de cette histoire. L'interprétation subjective est clairement et hautement assumée et revendiquée dans l'imbrication entre l'Histoire et l'histoire des acteurs, de ces « sans »<sup>4</sup> qui font l'Histoire comme l'écrit JG.

C'est enfin un texte politique au plein sens du terme : une réflexion sur le sens des révolutions, sur le rôle des porte-parole<sup>5</sup>, sur l'engagement poli-

3. Outre les références dans les notes suivantes, on pourra lire : 1793. *La mort de Marat*, 1989, Bruxelles, Éditions Complexe ; *La langue politique et la Révolution française. De l'événement à la raison linguistique*, 1989, Paris, Klincksieck.

4. On consultera de JG : *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, 1998, Paris, ENS Éditions

5. JG a largement contribué à la compréhension de ce phénomène historique et politique. Lire : *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792). Essai de synthèse sur les langages de la Révolution française*, 1998, Lille, PUL.

tique (et le « désengagement » pourrais-je dire, lorsque JG évoque à plusieurs reprises tous les nombreux acteurs de cette révolution qui se retrouveront à partir des années 1980 dans des positions de dirigeants), sur la revendication d'émancipation et de dignité des « sans ». À deux reprises, JG évoque à ce propos Sieyès dont il est l'un des fins connaisseurs<sup>6</sup> et son fameux discours sur le Tiers-État : « Qu'est-ce que le Tiers-État ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? Rien. Que demande-t-il ? À y devenir quelque chose. » J'ajouterai qu'à ces paroles célèbres peut faire écho le récent slogan des Indignés du monde entier « Nous sommes les 99 % ».

À nos plus jeunes collègues qui n'ont connu Mai 68 qu'à travers la doxa, les propos des porte-parole autorisés ou les récentes mises en cause, ce livre offre une autre approche, une autre ouverture sur ce qui pour eux est désormais du domaine de l'histoire. Et surtout, il permet de saisir ce que fut ce contexte inouï où furent inextricablement liés et totalement co-dépendants l'intime, le politique, le social, le culturel, l'artistique et l'universitaire. Et l'universitaire ! JG montre très bien comment son destin de chercheur se noue dans ces années-là, comment ses interrogations intellectuelles se construisent, non pas dans des appel d'offres d'une ANR ou dans des recommandations de l'AERES, mais dans le terreau d'une pensée critique directement produite par Mai 68 ; et j'ajouterai, un terreau qui va permettre l'essor de disciplines comme la sociolinguistique ou l'analyse de discours.

La lecture de ce livre bouillonnant d'idées et d'interrogations se prête mal au genre académique du compte rendu ; j'en ai bien conscience. Plus qu'une recension, ce livre appelle l'écriture d'autres livres, une attitude responsive active, comme disait M. Bakhtine.

---

Patrick SERIOT (dir.)

**Humboldt en Russie**

*Cahiers de l'ILSL* n° 33, 2012

Compte rendu de Katja Ploog, université de Franche-Comté

---

L'ouvrage fait suite au colloque tenu à Lausanne en 2011, avec 16 contributions qui mettent en lumière la relative continuité de pensée en Russie depuis Humboldt jusqu'aux réflexions contemporaines en linguistique, poétique et philosophe du langage ; 4 articles replacent l'œuvre de Humboldt dans un contexte scientifique plus général.

---

6. On lira son : *Sieyès et l'ordre de la langue. L'invention de la politique moderne*, 2002, Paris, Kimé.

Né en 1767 à Berlin, Wilhelm von Humboldt était diplomate et homme de lettres, ami de Goethe et Schiller. Partisan de l'éducation de masse et fondateur de l'université de Berlin, il peut être vu comme l'un des pères de la politique linguistique. Sensible aux idées du *Sturm und Drang*, WvH s'oppose au rationalisme de la Grammaire générale alors dominante, en comprenant le langage comme infini potentiel de l'homme et les spécificités des langues comme l'âme des peuples. Or, comme le précise l'éditeur en introduction, si WvH et la Russie linguistique sont largement méconnus en France, quel intérêt à se pencher sur cet auteur et sa réception en Russie ?

1. La pensée de WvH est d'une modernité étonnante, avec des notions comme *ἐπέγεια* (activité langagière) et *forme interne*, et la *vision du monde* – cette dernière étayée par la collaboration entre WvH et son frère Alexandre, son pourvoyeur principal en données linguistiques (Gorshenina) : le langage prend racine dans la dynamique spirituelle créatrice de l'humanité. Dans son œuvre inachevée *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java* (1836-1839), WvH défend une conception holistique à la fois sémantique et pragmatique du langage en distinguant les trois fonctions de cognition, d'expression de sentiments, et de communication en vue d'accords et de désaccords. La notion du « co-penser » (ou « co-pensée », Trabant) décrit à la fois l'ancrage du langage dans la cognition et la dynamique qui rend la communication humaine si spécifique et esquisse l'intersubjectivité de l'entente. Cette altérité est relayée sur le plan social par la *Weltansicht*, qui sera le vecteur majeur de la pensée linguistique russe (Gebert).

2. Humboldt a inspiré les plus importants parmi les « linguistes »<sup>7</sup> slaves depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Alpatov identifie trois périodes majeures d'intérêt pour la pensée humboldtienne en Russie. La première (1850-1860), autour de Potebnjá, se situe en marge de la grammaire comparée alors en plein essor et cherche à clarifier la relation entre langue et pensée : WvH contredit l'équation entre catégories linguistiques et catégories logiques (universelles), pour promouvoir l'idée que la diversité des langues montre la diversité des identités nationales (*Sprach-/Volksgeist*), idée qui a fondé plus tard le relativisme linguistique, en arrière-fond de l'hypothèse Sapir-Whorf. Beaucoup d'auteurs cités puisent dans cet universalisme *éclairé* pour nourrir l'idéologie du renouveau national russe. La forme interne, concept central chez WvH, décrit la dynamique de sémiotisation, où la dimension subjective est relayée par l'objectivation

7. À noter la diversité disciplinaire des auteurs présentés partageant un intérêt pour le langage : prêtre orthodoxe, mathématicien, psychologue, philologues...

et la transformation des unités linguistiques; en tant qu'image prototypique et empirique, la forme interne constitue l'essence sémantique d'un peuple. Potebnjá formalise le concept pour donner une profondeur étymologique et contextuelle au sens linguistique (Gasparov) : opposable au son articulé, elle est déterminée par la force organisatrice de la langue pour constituer une marque qui sert de *tertium comparationis* pour distinguer deux unités linguistiques, assignée par l'homme dans un processus dialectique. Potebnjá lie la forme interne à la créativité linguistique (Gasparov; Feščenko), en préfigurant ainsi des notions modernes comme la variation et en préparant le terrain au symbolisme artistique russe.

La seconde période d'intérêt pour WvH fut la décennie après la Révolution russe, et s'explique surtout (selon Alpatov) en réaction au positivisme scientifique dominant, insensible aux questionnements généraux sur la nature du langage. Cette période est marquée par le symbolisme artistique et le subjectivisme individualiste de Vološinov, ainsi que par la sociologie du langage de Šor. L'origine des langues est celle de l'Homme; la créativité originelle a généré une langue parfaite, qui a subi ensuite une corruption – vision romantique contraire à celle de la linguistique fonctionnelle ultérieure. On en trouve une version exacerbée chez Marr avec l'évolution des langues en corollaire au développement révolutionnaire de l'humain-animal vers un être cultivé (Velmezova).

C'est Špet qui provoque la confrontation de la fonction artistique aux autres fonctions du langage au-delà de l'esthétique, par un questionnement sur l'intégration collective d'un produit individuel (Dennes) et sur les stratégies d'engendrement de la parole, *i.e.* du sens. Dans ce contexte, la notion d'*ἐπέπρεια* stimule une conception dynamique du langage, par la langue *organe créateur* de la pensée pour l'individu. Dans le processus d'appropriation des formes d'activité sociale tel qu'il est étudié par Vygotskij, la forme interne est envisagée comme « image » psycholinguistique sur laquelle se fonde la dénomination. Or, depuis Špet, la réception de WvH s'est progressivement réduite à la réappropriation des concepts initiaux via la lecture par Potebnjá (Ferrari-Bravo) pour se révéler finalement contraire à celle du relativisme linguistique (Gogotišvili).

Enfin, dans les années 1970-1980 WvH bénéficie d'un regain d'intérêt chez les nationalistes géorgiens et dans l'émergence de la sociolinguistique en Russie. Chez Jakobson et Vinogradov, la parole, appropriation individuelle de formes langagières collectives (« systèmes sociolangagiers », Alpatov), conduit au dépassement des normes établies (Feščenko) et devient le lieu de création artistique. À la même époque, Ramišvili s'affranchit du dogme marxiste attaché à gommer les différences ethniques et linguistiques de

l'Empire; c'est la lecture et la traduction des textes de WvH qui lui en fournit les arguments. L'instrumentalisation de la pensée de WvH atteint son apogée avec le premier président de la Georgie indépendante en 1990 (Ladaria), qui y puise une « mission spirituelle de la nation géorgienne ».

3. WvH apparaît comme un linguiste malgré lui – sa motivation initiale était la création d'une anthropologie comparée. C'est certes un aspect novateur majeur de son œuvre d'avoir insisté sur la dimension sociale du langage; mais avant tout, l'auteur met en exergue le caractère dynamique du langage. Le couplage *ἔργον – ἐνέργεια* génère un double processus de pouvoir de l'homme sur le langage et du langage sur l'homme : il y a autant de visions du monde que de langues différentes, alors que tous les locuteurs se représentent le monde comme étant un seul et même univers. Ce couple montre en outre que WvH avait compris la dichotomie grammaire/parole prise dans les dimensions collective et individuelle du fait langagier. Dans le monde scientifique français, ce sont surtout les didacticiens inspirés par la linguistique fonctionnelle qui ont promu les approches actionnelles de la compétence linguistique. Il s'agit ici de tout autre chose, susceptible pourtant de lier dans une perspective ambitieuse la compétence des locuteurs : saisir comment l'activité langagière conduit au renouvellement des structures linguistiques. C'est là l'objet pointé par les Grammaires de Constructions.

N'en déplaise à Mahmoudian, pour qui WvH est fidèle à la philosophie spéculative en deçà d'une *science* du langage, sa réflexion en marge de la grammaire comparée se caractérise par une démarche résolument inductive. Un héritage majeur (non revendiqué!) est la linguistique cognitive fonctionnelle contemporaine, comme celle défendue par W. Croft par exemple.

Il est surprenant de constater à quel point l'influence de WvH dans le domaine russe le rend incontournable dans l'histoire de la linguistique. Lorsqu'on note par ailleurs que bon nombre de ses idées sont portées par les courants linguistiques contemporains, l'on arrive à la conclusion que la lecture de Humboldt a encore de beaux jours devant elle, en Russie comme ailleurs.

### Références :

- BARTSCHAT, B. (2006), « La réception de Humboldt dans la pensée linguistique russe, de Potebnjá à Vygotskij », *Revue germanique internationale*, 3/2006 (<http://rgi.revues.org/103>; DOI : 10.4000/rgi.103, 11 octobre 2012).

CHABROLLE-CERRETINI, M. (2007), *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon, ENS Éditions.

CROFT, W. (2001), *Radical Construction Grammar*, Oxford, Oxford University Press.

HUMBOLDT, W. von (1974 [1835]), *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil.

---

Vincent MONTGAILLARD

**Le petit livre de la tchatche**

First Éditions 2013

Compte rendu de Sandrine Wachs,

Université Paris III-Sorbonne nouvelle, DILTEC EA 2288

---

Ce (tout) petit livre de 160 pages a été écrit par un reporter au service société du quotidien *Le Parisien - Aujourd'hui en France*, présenté comme spécialiste de la banlieue. La première page est illustrée d'un dessin mettant en avant le terme arabe de salutation *wesh* à travers un dialogue entre deux personnages qui se tapent dans la main en se croisant devant une cité : une dame âgée, baguette de pain sous le bras, salue un jeune à capuche par un *wesh ma couille!* auquel il répond *wesh la grosse!* Le ton est donné.

L'introduction présente l'objectif du livre : faire découvrir au grand public les termes aujourd'hui employés dans les cités, d'où le sous-titre *Décodeur de l'argot des cités*. Les nouveautés lexicales sont présentées comme des « trésors cachés », véritables « pépites de la rue ». Cette richesse est expliquée par la diversité des origines des mots (argots, emprunts aux langues étrangères, créations lexicales), ainsi que par la diversité des territoires (on n'a pas les mêmes mots à Paris, Marseille ou Lyon ; dans le 9-3 ou à Mantes-la-Jolie ; dans le bâtiment A ou dans le bâtiment B d'une même cité).

L'auteur propose également une explication sociolinguistique à la création et à l'usage de ces mots en évoquant le caractère « code secret » et « code d'appartenance à un groupe », bien connu des argots. Il veut aussi rassurer le puriste en mettant en avant la création lexicale qui enrichit la langue, mais cherche en même temps à mettre en garde l'utilisateur qui risque de s'enfermer dans un « ghetto verbal ». Il rappelle que certains de ces mots se propagent rapidement *via* la musique hip-hop et le rap, voire perdurent en étant intégrés à la langue courante *via* les dictionnaires, quand d'autres disparaissent aussi vite qu'ils ont été créés.

Les mots sont présentés par thèmes, selon trois critères : linguistique (mots du verlan), géographique (mots en langues étrangères et mots de Marseille ou Lyon) et sociétal (mots du quotidien, du trafic de drogue, des rappeurs, ou « qui font rire »). Ce classement amène à présupposer que l'auteur prend comme point de référence l'argot des cités de Paris et de sa banlieue, en même temps qu'il le ramène à des situations de vie bien déterminées. Certains thèmes sont déclinés en plusieurs sous-thèmes, comme « les mots du quotidien » auxquels se rattachent le quartier, le look, les potes, la cité, les sexes, la voiture et les écrans. Dans cette organisation qui met au même plan critères linguistiques, spécificités géographiques et thématiques de société, le lecteur se sent un peu perdu. Il ne comprend par exemple pas bien pourquoi *blaze* est (uniquement) un mot de rappeur ; il découvre la *zermi* dans les mots des rappeurs alors qu'il n'apparaît pas dans les mots du verlan (tout comme *donbi*, rangé dans les mots de la cité) ; il cherche à l'inverse *mifa* dans le thème de la famille pour finalement le trouver dans les mots du verlan ; il s'interroge sur le *swag* classé comme mot « made in USA », alors que la définition lui apprend qu'il a été popularisé par les rappeurs américains ; il comprend que l'expression *ça fait zizir* (« ça fait plaisir ») soit étiqueté « expression qui fait rire » mais ne comprend pas bien pourquoi *c'est ghetto* (« c'est sans issue ») ou *faire crari* (« faire genre ») font partie du même classement ; il se demande pourquoi les mots du romani ne font pas l'objet d'un thème à part entière (il apprend par exemple que *vago* est issu du romani et il cherche désespérément les mots en *-ave* si fréquents dans les usages), etc. Les petites notes introductives à chaque thème ne lui permettent pas de mieux s'y retrouver.

Du coup, si le lecteur veut relire la définition de *michto*, il ne sait où chercher car il n'a pas forcément la même logique que l'auteur. Le classement par thèmes et sous-thèmes l'oblige en effet à tourner chaque page pour tomber sur le mot qu'il cherche... au risque de rester bredouille. Un sommaire et un index des mots auraient été plus que bienvenus.

La rubrique « variante » est en revanche intéressante car elle accompagne de nombreuses définitions en proposant des synonymes linguistiques (le mot utilisé en verlan) ou des synonymes sémantiques (autres mots de même sens). On regrette cependant de ne trouver qu'une définition par mot alors que certains pourraient en avoir plusieurs. De plus, le sens proposé n'est pas toujours le plus quotidien. Par exemple, la définition de *aquarium* comme « cellule de garde à vue » est rapportée aux « mots du trafic », alors qu'il existe des usages moins spécialisés comme « bureau vitré » ou « espace fermé qui sert à fumer du cannabis ». De

même, le mot *michto* est défini comme « prostituée » (de *michetonneuse*) alors qu'il a plus souvent le sens de « bon, bien » utilisé comme adjectif (du romani *miçto*) : *c'est michto!* Autre exemple : *frappe* qui est défini comme « beau mec », alors qu'il renvoie plus souvent à un « petit délinquant ». Il est dommage que l'auteur fasse l'impasse sur ses motivations quant aux choix de définitions.

On apprécie cependant le fait que les définitions soient toujours illustrées d'un exemple présenté comme authentique... mais on déplore de ne pas en connaître la source ni le contexte de production (et on soupçonne même l'auteur d'en avoir construits certains de toute pièce).

On peut se demander quelle est l'utilité d'un dictionnaire de mots « de la langue des cités d'aujourd'hui » sur support papier, quand on sait qu'il existe de très bons dictionnaires en ligne, plus faciles à utiliser et, surtout, régulièrement actualisés (on pense à Cobra le Cynique et son *Dictionnaire de la zone* ou encore à Bob : *Dictionnaire d'argot, du français populaire et du français familier*). On suppose que l'auteur aura misé sur le côté pratique d'avoir ce petit livre dans sa poche, prêt à être dégainé dès qu'un mot de la rue échappe.

On conviendra que les définitions sont intéressantes, avec le souci de remonter à l'origine du mot ou de l'expression quand c'est possible. Pour expliquer le sens de *daron* par exemple, l'auteur ne se contente pas de le définir comme « père, chef de famille » mais explique qu'il est peut-être issu de l'ancien français *daru* signifiant « fort » et qu'il a désigné différents figures masculines à travers le temps, du gardien de cachot au tenancier de cabaret en passant par le maître de maison. On regrette dans le même temps que l'étymologie fasse parfois défaut, comme pour l'expression *être rodave*, classée dans « les mots du trafic » et pour laquelle la langue d'origine (romani) n'est pas précisée.

Même si certains mots très vivants aujourd'hui dans la cité ne trouvent pas leur place dans ce petit livre, on y découvre à l'inverse de nombreux mots inexistant dans les dictionnaires en ligne les plus connus (voir *supra*), notamment des mots de Marseille et de Lyon, ainsi que des mots de domaines plus spécialisés. Ainsi le lecteur apprend-il que le *bolos* est un *patasse* à Marseille et qu'à Lyon les *darons* sont des *yorks*, ou que ces derniers peuvent être *cher vénères* et non *grave vénères* (« très énervés »). Il découvre aussi des mots et expressions spécifiques à certains milieux comme ceux du trafic ou des écrans numériques : il apprend que le *soum* (diminutif de *sous-marin*) désigne un véhicule de police banalisé, que du *tcherno* (de *Tchernobyl*) renvoie à de la résine de cannabis de très mauvaise qualité, ou encore que le néophyte en informatique qui énerve par ses



remarques puériles, tout comme le joueur inexpérimenté de jeux vidéos en réseau, sont des *Kevin*. De ce fait, en dehors des mots spécifiques à Marseille et à Lyon, le lecteur se demande sur quels territoires sont employés tous les autres mots de ce petit livre : tous les dealers de drogue de France appellent-ils leurs clients des *kryptions* ?

En bref, ce petit livre apprend autant qu'il agace. Au fil de la lecture, même si on se sent parfois un peu *vénère*, on ne le lâche pas !